

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. » » 14 » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

25 juin 1863.

La partie officielle du *Moniteur* du 24 juin contient les décrets suivants, en date de Fontainebleau le 23 juin :

1^o M. Billault, ministre sans portefeuille, est nommé ministre d'Etat, en remplacement de M. le comte Walewski, dont la démission est acceptée.

2^o Sont placées dans les attributions du ministre d'Etat, les fonctions attribuées aux ministres sans portefeuille par le décret du 24 novembre 1860.

Le ministère de la Maison de l'Empereur prend le titre de : *Ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts*.

L'administration des cultes est distraite du ministère de l'instruction publique et placée dans les attributions du ministère de la justice.

Les rapports avec le *Moniteur universel* sont placés dans les attributions du ministère de l'intérieur.

3^o M. Baroche, ministre, président du conseil d'Etat, est nommé ministre de la justice et des cultes, en remplacement de M. Delangle, dont la démission est acceptée.

M. Boudet, président de section au conseil d'Etat, est nommé ministre de l'intérieur, en remplacement de M. le comte de Persigny, dont la démission est acceptée.

M. Duruy, inspecteur général de l'instruction publique, est nommé ministre de l'instruction publique, en remplacement de M. Rouland, dont la démission est acceptée.

M. Béhic, ancien conseiller d'Etat, est nommé ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, en remplacement de M. Rouher, appelé à d'autres fonctions.

4^o M. Rouher, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, est nommé ministre président le conseil d'Etat, en remplacement de M. Baroche, appelé à d'autres fonctions.

5^o M. le duc de Morny est nommé président du Corps législatif.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Le plébiscite sur lequel se base la constitution de 1852, en établissant que les ministres étaient responsables envers l'Empereur seul, a voulu mettre un terme à ces compétitions d'ambitions parlementaires, causes continuelles d'agitation et de faiblesse pour les gouvernements passés.

Sans altérer en rien la force et la liberté d'action nécessaires au pouvoir, l'Empereur, par le décret du 24 novembre, a voulu donner aux grands Corps de l'Etat une participation plus directe dans la politique générale de son Gouvernement ; mais ce décret n'a pas modifié les principes fondamentaux du plébiscite de 1852, qu'un nouveau plébiscite seul pourrait changer.

La discussion plus large et plus complète des affaires publiques devant le Sénat et le Corps législatif avait motivé la création de ministres sans portefeuille, c'est-à-dire de ministres n'ayant dans les faits à débattre aucune part personnelle.

L'Empereur, par le décret de ce jour, leur substitue le ministre chargé des rapports du gouvernement avec les grands corps de l'Etat, dans le but d'organiser plus solidement la représentation de la pensée gouvernementale devant les chambres sans s'écarter de l'esprit de la Constitution.

Le ministre d'Etat déchargé de toutes attributions administratives, et le ministre président le conseil d'Etat, avec le concours des membres de ce conseil, sont désormais chargés d'expliquer et de défendre les questions portées devant le Sénat et le Corps législatif.

On assure que l'Empereur a reçu, dimanche dernier, une députation d'Américains auxquels il aurait adressé quelques paroles exprimant le désir de voir la paix se rétablir entre le Nord et le Sud.

D'après les bruits qui circulent avec une certaine persistance, les dépêches de M. Mercier, notre ministre à Washington, confirmeraient les tendances pacifiques signalées depuis quelque temps dans les régions officielles fédérales. On dit que le représentant de la France aurait pu se convaincre de cette disposition nouvelle dans une conversation qu'il aurait eue avec le président Lincoln, après l'entrevue que ce dernier avait accordée à M. Fernando Wood, le chef du parti de la paix à New-York.

La *Patrie* annonce, de son côté, que M. Sidell, envoyé du président Jefferson Davis, a été reçu jeudi dernier en audience particulière par l'Empereur.

Pologne.

Les dernières nouvelles de Pologne, les actes de cruauté du gouvernement russe, ont excité l'indignation générale et l'opinion est unanime à condamner et à flétrir la conduite des autorités russes. Ces procédés du cabinet de Saint-Petersbourg sont de mauvais augure pour l'accueil réservé aux notes des trois puissances alliées. Le prince Gortschakoff cherchera probablement de nouveaux détours, mais il est douteux que la cause de la paix y gagne quelque chose.

On écrit de Pologne, le 19, au *Journal de Posen* :

Plusieurs rencontres sanglantes ont eu lieu la semaine dernière sur divers points du palatinat de Kalisz : à Kuznica Grabowska, entre Klonowo et Lutotowo et près de Turek. On manque de nouvelles positives sur l'issue de ces combats ; on sait seulement que les troupes expédiées de Kalisz sont revenues chaque fois fortement diminuées avec beaucoup de blessés, peu de butin et sans aucun prisonnier. Les succès partiels des détachements polonais n'ont du reste qu'une importance secondaire. Le fait saillant, celui qui est pour la Pologne le gage d'un triomphe définitif, c'est la foi robuste de la nation tout entière, la conviction où elle est que, si on peut battre ses défenseurs dans bon nombre d'engagements, on ne peut les vaincre.

L'insurrection qui se maintient depuis déjà cinq mois malgré les conditions les plus défavorables peut se maintenir encore longtemps. Etouffée dans une province, elle renaît avec plus de vigueur dans une autre. On s'attend à de nouveaux combats dans le district de Wielun. Les commandants militaires de Kalisz, Sieradz et Wielun ont envoyé des forces importantes contre les trois corps d'insurgés qui manœuvrent dans ce district sous les ordres du vaillant Oxinski. La gendarmerie polonaise composée d'intrepides jeunes gens sillonne aujourd'hui toute l'étendue du territoire entretenant l'esprit belliqueux des populations qui saluent partout sa présence par des acclamations enthousiastes.

On lit dans le *Czas*, du 20 juin :

Le bruit court qu'un camp autrichien doit être formé dans les environs de Cracovie. Le gouverneur militaire et civil de la Galicie, M. le général comte de Meusdorf-Fanilly, parcourt en ce moment

les frontières du Nord et de l'Est, c'est à dire celles qui nous séparent de l'Empire russe.

On écrit dans le *Czas* du 19 :

Depuis son arrivée à Wilna, le général Mourawieff, craignant d'être empoisonné, ne se nourrit que d'œufs à la coque. Son hôtel est entouré de gardes. Personne, même les officiers russes, ne pénètre auprès de lui sans avoir subi une minutieuse perquisition personnelle.

Les circonstances qui ont accompagné l'exécution de M. Kolysko, sur le marché aux chevaux, ont excité l'indignation générale. Quand le noeud fatal eût été placé au cou de ce vaillant chef, le siège sur lequel il était assis fut brusquement renversé et le bourreau amené de Russie, saisissant alors le patient par les pieds, le secoua si fortement que la corde rompit et que Kolysko tomba par terre. Les soldats se précipitèrent sur lui et le tinrent sous leurs genoux jusqu'à ce qu'une autre corde lui eût été mise au cou. Le cadavre resta tout le jour attaché au gibet.

Tous les martyrs de Wilna ont marché à la mort avec le plus grand calme et le plus grand courage. L'évêque de Wilna, Mgr. Krasewski, ému de ces atrocités sans fin, et apprenant que bon nombre de prêtres de provinces avaient été arrachés à leurs églises pour être pendus ou fusillés, a demandé une audience à Mourawieff. Il l'a obtenue au bout de trois semaines.

On ignore la conversation qui a eu lieu entre eux ; mais on assure que l'évêque a déclaré qu'il serait obligé de se plaindre au Saint-Siège, ce qui aurait provoqué les railleries du féroce proconsul.

On annonce que Mourawieff vient de signer cinquante nouveaux arrêts de mort.

On lit dans le *Czas* la correspondance suivante :

Livonie polonaise, 8 juin.

Aujourd'hui, toute la Pologne poussera un cri de douleur en apprenant la mort du comte Léon Plater, fusillé, à onze heures du matin, sur la place de la forteresse de Dunabourg. Ce grand patriote a arrosé de son sang le sol sur lequel le comte Henri, son aïeul, ambassadeur des Etats de Livonie, envoyé auprès de Sigismund-Auguste, roi de Pologne, faisait ses adieux à ses électeurs dans la starostie de Dunabourg, laquelle, depuis des siècles jusqu'au partage de la Pologne, appartenait à sa famille.

Le comte Léon Plater n'avait que vingt-six ans,

et il a souffert le martyre depuis l'instauré où il est tombé entre les mains de ses bourreaux. Il est mort, calme et résigné pour la liberté de sa patrie. Nous avons vu ce fils chéri de la Livonie polonaise ferme et courageux devant sa tombe, écoutant impassible, pendant une heure, la lecture de l'acte de sa condamnation à mort, et puis faire une prière recommandant son âme à Dieu et embrasser son confesseur. Nous l'avons vu endosser lui-même son linceul, et mené les yeux bandés par ses bourreaux.

Rien ne trahissait dans la démarche de cette noble victime de la barbarie moscovite, la moindre appréhension de la mort. Les coups meurtriers ont retenti dans l'air et un gémissement s'est répandu dans la foule atterrée.

Les barbares se sont précipités immédiatement sur les restes du grand patriote ; ils les ont jetés dans une fosse, les ont couverts de terre et les ont fait garder par une sentinelle. C'est ainsi que l'on procédait avec les martyrs des premiers temps de la chrétienté.

Vingt soldats russes ont gardé cette tombe vénérée ; ils ont été renforcés à minuit. A une heure, on a vu deux charriots, dont l'un contenait le poteau au-dessus duquel le noble fusillé a reçu la mort, dont l'autre transportait dans la forteresse son corps percé de balles. Il paraît qu'il est provisoirement enseveli dans le bastion qui porte le nom de Constantin.

Le *Monde* rapporte les paroles prononcées par la mère du comte Léon Plater, le jour où cette héroïque victime fut immolée par les bourreaux à la solde de l'Empereur Alexandre :

« Sa mère, dame vénérable par son âge et ses vertus, a voulu être témoin de la mort de son fils. Elle l'a vu tomber sous les balles, calme et résignée. Rentrée dans sa maison, elle y trouva ses petites-filles éplorées et inconsolables. Elle chercha à leur donner du courage. « Imitez-moi, mes enfants, leur disait-elle, je ne pleure pas. Oh ! si mou fils eût tremblé devant les balles moscovites, je pleurerai. Mais je l'ai vu dans sa prison, sur la place du supplice, ferme et confiant en Dieu. J'ai prié avec lui ; je l'ai béni, et je l'ai vu mourir en homme de cœur et en chrétien. Ne pleurons pas la victoire d'un martyr ; imitons son courage et restons dignes de lui. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 26 JUIN 1863.

N° 12.

LE TREMBLEMENT DE TERRE

CHAPITRE X.

RODRIGUEZ ET PAULA. — LES BIENS DU PROSCRIT.

(Suite).

A ces mots, don Felipe se retira. Rodriguez resta encore quelque temps, dans l'espoir de vaincre l'opiniâtreté de la comtesse. Mais ni elle ni Paula ne lui fournirent l'occasion d'un entretien. En sortant du palais du Tésoro, il rencontra don Antonio d'Huerta, qui avait été mandé auprès de dona Louisa.

Dès ce même jour, les objets que la comtesse se proposait d'emporter furent chargés sur des voitures pour être conduits à la Guayra. Don Antonio reçut pleins pouvoirs pour l'administration des biens dont la propriété ne pouvait pas être contestée à l'ancien président de l'Audiencia. Quant à Rodriguez, il lui sem-

(*) Reproduction interdite.

bla que la comtesse, en apprenant que Josefa était la fille de don Felipe, lui avait retiré à lui-même ses bonnes grâces. Il rejeta vainement dans l'après-midi la tentative de parler à dona Louisa, de lui offrir sa médiation pour un accommodement avec don Felipe. Il ne vit que don Antonio et n'en obtint que des réponses réservées et mystérieuses. Tout ce qu'il apprit, c'est que la comtesse persistait dans son intention de partir le lendemain.

Paula avait-elle pressenti que Rodriguez reviendrait ? ou bien avait-elle reconnu son pas et lui était-il interdit de le recevoir ? Toujours est-il que le marquis, en quittant le palais, plus abattu encore qu'il n'y était entré, aperçut la tête charmante de Paula derrière un rideau à demi levé, et qu'un mouchoir blanc, peut-être humide de larmes, s'agitait en signe d'adieu.

CHAPITRE XI.

HEUREUSE ET BONNE. — TROP TARD !

Malgré les scènes de bonheur qui attendaient chez sa mère, Rodriguez ne se hâta point comme un homme impatient d'arriver. Le regard triste et l'adieu muet de Paula lui serrèrent le cœur ; il ne pouvait se défendre de la douleur et de l'inquiétude que lui causait leur séparation. Une chose cependant le consolait et le rassurait un peu : c'était la promesse de fidélité qu'elle lui avait faite la veille avec une énergie et une confiance qui valaient pour lui tous les serments du monde. D'ailleurs il ne croyait pas probable que dona Louisa partirait sans le remercier, ne fût-ce que par simple politesse ; et il espérait, à cette occasion, revoir Paula et

peut-être même l'accompagner jusqu'à bord.

Comme de coutume, sa mère et Josefa l'aperçurent et accoururent à sa rencontre avant qu'il descendit de cheval. Don Felipe était là aussi ; mais Rodriguez eut peine à le reconnaître, tant son extérieur s'était transformé. Sa grande barbe avait disparu, et ses traits y gagnaient en jeunesse et en noblesse d'expression. Les vêtements sous lesquels il se déguisait jusque là avaient fait place à la mise des hommes de son rang, dont il avait repris en même temps les manières dignes et le ton distingué.

Le bonheur était écrit sur le front de Josefa ; son empressement à s'élaner au-devant du marquis pour lui serrer la main la première, les regards rayonnants qu'elle portait tour à tour sur lui et sur don Felipe, la joyeuse agitation qui ne lui permettait pas de tenir en place, tout cela proclamait bien haut la vivacité de l'émotion qui la remuait encore jusqu'au fond de l'âme. Le comte et dona Madalena étaient calmes et sereins ; à leur âge, on a appris à se maîtriser. Mais la reconnaissance de l'un n'avait d'égalé que le bonheur de l'autre de l'avoir méritée, et les chers souvenirs de leur passé revenaient en foule leur charmer l'esprit et le cœur.

Les premières félicitations et les premiers compliments échangés, on s'assit dans un berceau, et Josefa dit au marquis : « Vous arrivez un peu tard, don Rodriguez ; monsieur le comte — mon père, voulais-je dire — vient de nous raconter une bonne partie de son histoire. — Je serais rentré plus tôt sans l'espoir que j'avais de parler encore à dona Louisa.

— J'ai reçu une lettre d'elle, dit la marquise. Elle me fait ses adieux et me charge de te témoigner toute sa reconnaissance. Sa maladie et ses préparatifs de voyage seraient des excuses suffisantes pour la dispenser d'une visite, lors même que le nouvel état de choses ne la mettrait pas dans l'impossibilité de paraître au milieu de nous.

— Une lettre ? Rien que cela ? demanda Rodriguez désappointé. Ah ! c'est juste ; la comtesse a besoin de repos et ménage ses forces pour demain.

Malgré tous ses efforts pour cacher sa déception, il fut si distrait, si inattentif dans le cours de la conversation, que la mulâtresse en fut frappée. Mais elle n'en laissa rien paraître et continua de l'observer en secret, tout en échangeant de temps à autre un regard ravi avec son père, et en jetant par intervalles ses bras autour du cou de la marquise.

Don Felipe s'était remis à parler d'une époque beaucoup plus intéressante pour dona Madalena et pour lui que pour des jeunes gens. Rodriguez quitta sa place pour aller dans les allées du jardin, préoccupé, pensif, regardant sans les voir les fleurs de l'azur du ciel. A peine savait-il où il était, et il n'aperçut Josefa, qui l'avait suivi, que quand elle lui prit doucement le bras, en disant :

« Dans ce même berceau où nous étions tout à l'heure, j'ai fait un jour la connaissance de dona Paula d'une façon que je n'oublierai jamais. Si je ne craignais que ma visite, dans les circonstances actuelles, ne parût impertinente, je ne la laisserais point quitter Caracas sans aller lui dire adieu.

— Elle l'accueillerait comme une parente et une amie !